

PREMIERE PARTIE : LE CHOC DES ZOMBIES

CHAPITRE PREMIER *Un Jugement de Dieu*

Ayant rédigé son rapport en écriture courante sur la table, Ned Knob s'était bien souvent réveillé avec un terrible mal de crâne causé par un coup à la tête avec un instrument contondant, mais n'avait jamais pris goût à l'expérience. En effet, il semblait qu'elle ne devenait jamais plus tolérable. Il veillait toujours à remercier la Providence de lui avoir donné une tête si dure – qui s'était jusque-là révélée résistante à tout ce qu'un cruel Destin pouvait lui assener – mais, en bon Radical qu'il était, il considérait la Providence en termes d'hérédité et d'éducation, plutôt qu'en capricieuse déité, si bien qu'il tempérait toujours sa gratitude du regret qu'une telle évolution eût été nécessaire.

Ned n'avait jamais connu son père, mais avait toujours admiré la force d'âme et la discipline de sa mère, qui ne lui avait jamais permis de toucher une goutte de gin, de peur qu'il la privât de sa ration, et l'avait envoyé dans la meilleure école qu'elle connaissait : l'académie des voleurs, animée dans la Boutique de Spiritueux de Will Sharper par le légendaire Thomas Paddock, alias Jean Diable... d'où il avait finalement été promu, non sans difficulté, à l'université dirigée par l'insaisissable successeur de Paddock, Tom Brown, alias Jean Diable le Quaker, aussi connu sous le nom du Comte Henri de Belcamp, jadis maître des Chevaliers de la Délivrance, et actuellement membre de *Civitas Solis*. Mais cette admiration avait été aussi tempérée du regret que sa chère mère eût besoin de tant de force d'âme et de discipline pour conserver son sang-froid.

Ayant établi sa liste de tout ce dont il se devait reconnaissant pour sa conscience préservée, ajoutant la part requise de regret, Ned tenta de se souvenir qui l'avait frappé, et dans quelles circonstances. Hélas, sa mémoire rechignait à lui fournir cette information, du moins pour le moment.

Il savait qu'il avait navigué sur le vaisseau-marchand Français *Belleville*, à destination de Port-au-Prince en République d'Haïti, et qu'il avait été si malade pendant la première semaine du voyage – sa toute première traversée d'une étendue d'eau plus large que La Manche – que son estomac n'avait pu conserver de nourriture jusqu'au jour où les victuailles du navire s'étaient réduites aux rations navales ordinaires. Il savait aussi qu'il était parvenu à forger une sorte d'alliance temporaire avec Edward Trelawny, émissaire de Lord Byron dans la République, même si ce digne gentilhomme l'appréciait et lui faisait confiance bien moins que le pas-si-défunt Percy Shelley, qu'il avait rencontré à La Spezia, peu de temps auparavant. Hélas, le choc du coup l'avait privé de tout accès aux souvenirs à court terme. Mais une autre voie d'accès à l'information s'offrait à lui, et il tenta de s'y engager en ouvrant les yeux.

Le ciel était d'une nuance de bleu remarquablement lumineux, et le Soleil tropical devait briller de sa plus fervente ardeur, mais la lumière directe de l'orbe flamboyante ne pouvait l'atteindre, grâce à un précieux parasol vert tenu par la jeune femme extrêmement jolie, aux pieds de qui il reposait. Elle semblait avoir dans les vingt-cinq ans, et sa peau était très sombre, même si le dessin de son visage n'était pas tout à fait négroïde. Il estima que c'était une sorte de métisse... mais elle n'était à l'évidence pas de ces vulgaires bâtards, tel qu'il avait été avant de se muer en "Gentilhomme Ned." C'était, à tous points de vue, une dame.

Ned se souvint d'avoir une ou deux fois vu la jeune femme sur le pont du *Belleville*, mais elle aussi avait passé le plus clair de son temps dans un des cercueils anoblis que le capitaine du *Belleville* – un Corse du nom d'Argile, qui avait jadis servi Napoléon comme corsaire – dénommait "cabines de première classe." Ned ne lui avait jamais été présenté, et n'avait osé l'aborder sans présentation, en partie parce

que, lors des occasions où il l'avait vue, elle était accompagnée d'un énorme garde-du-corps. Il ne connaissait pas le nom de la femme mais avait remarqué, avec quelque intérêt, qu'au moins certains membres de l'équipage multicolore du Capitaine Argile la traitaient avec un respect exagéré mêlé de peur, et que les rares d'entre eux à craindre Dieu se protégeaient d'un signe de croix à sa vue.

La jeune femme le regardait à présent, l'étudiant attentivement, mais sans mépris. Ned se rendit compte qu'il n'avait pas été couché à ses pieds en symbole de son statut relativement humble, mais pour que sa tête meurtrie pût partager la protection du parasol. Ce fut seulement en se mettant sur son séant qu'il s'aperçut que tous deux étaient à la dérive sur un petit canot, pourvu d'un court mat mais pas de voile, et de tolets mais pas de rames. Autour d'eux la mer était calme, et son bleu profond aurait paru infiniment paisible s'il n'y avait eu les ailerons de deux grands requins, qui fendaient à l'occasion les paisibles vagues, les prédateurs tournant autour de l'embarcation. Des requins avaient souvent suivi le *Belleville*, paraissant fort inoffensifs vus depuis son haut pont, mais de près leur présence était nettement plus inquiétante.

Ned examina une seconde fois l'intérieur du canot, pour bien s'assurer qu'il n'y avait rien du tout comme équipement ou provision, hormis la petite bouteille en cuir que l'inconnue serrait contre sa poitrine, comme si elle était extrêmement précieuse. Ned en déduisit que la bouteille contenait de l'eau. Il comprit que, vu les circonstances, sa compagne serait toute aussi récalcitrante à la partager que sa mère l'aurait jadis été à lui offrir une gorgée de gin... mais quand il leva une main mal assurée, elle la lui tendit sans hésitation. C'était à l'évidence une personne tout à fait exceptionnelle. Il répondit à sa générosité en sirotant très doucement, prélevant le minimum nécessaire.

Il savait, ce faisant, qu'il prolongeait littéralement la torture à laquelle ils avaient été condamnés. Etre abandonné à la dérive dans un petit canot sur l'Océan Atlantique – car la Mer des Caraïbes, proprement dite, se trouvait au sud de la ligne d'îles s'étirant des Iles-sous-le-Vent à Cuba, en passant par Puerto Rico et Hispaniola – était, par essence, une forme d'exécution, prisée des mutins, pirates et autres agents de l'injustice qui aimaient se prétendre meilleurs que de simples meurtriers, ou avaient quelque autre raison d'adopter une politique de cruelle diplomatie. Théoriquement, les naufragés étaient livrés à la volonté de Dieu, qui avait la prérogative de les traiter miséricordieusement, s'ils en étaient jugés dignes... sauf que Dieu était à l'évidence aveugle quand il s'agissait des victimes de cette sorte, même quand on leur accordait la risible grâce d'une bouteille d'eau et un parasol. Malgré la leçon prêchée par le récit héroïque de Robinson Crusoé, Ned savait que même les naufragés assez chanceux pour atteindre des "îles désertes" périssaient presque toujours, tués par la soif, la chaleur et la maladie.

D'un autre côté, Ned se remémora résolument que la véritable personne dont l'aventure avait servi de base à Defoe pour sa légende, Alexander Selkirk, avait réellement survécu des années sur une telle île, aidé par une population de chèvres et la compagnie de ses chats.

— Des pirates, parvint-il à dire d'une voix rauque, ses souvenirs commençant à filtrer. *Le Belleville* a été attaqué de nuit... par des pirates.

— En effet, confirma la femme mystérieuse.

— Mais les marines Anglaise et Française ont supprimé la piraterie dans ces mers il y a cent ans, y mettant fin pour toujours, observa Ned, nourrissant un certain ressentiment que même le peu qu'il connaissait d'histoire l'eût si perfidement fourvoyé.

— Les marines Anglaise et Française ont été occupées à se combattre pendant la majeure partie des trente dernières années, lui dit-elle. Quand les chats sont absents, ce ne sont pas seulement les souris qui sortent pour danser... et la piraterie perdurera éternellement, quoique puissent prétendre les marines.

Elle semblait parler très couramment l'Anglais, même si elle s'exprimait avec un accent Français marqué. Après un silence, elle ajouta :

— C'étaient des corsaires, cependant, plutôt que de simples loups des mers, même s'ils sont basés à La Tortue. Des mercenaires envoyés pour attaquer le *Belleville*.

— Par qui ? demanda Ned, stupéfait.

— Vous l'ignorez ? contra-t-elle. Vous êtes, après tout, un agent secret de Sa Majesté Britannique, le Roi George.

Par reflexe, la main de Ned se porta à la poitrine de sa veste. Son second jeu de papiers d'identité ne

se trouvait bien sûr pas dans la poche intérieure du vêtement, mais avait été cousu dans la doublure, assez subtilement pour être à peine tangible... mais quelqu'un l'avait manifestement trouvé. Il n'eut qu'à pincer la veste pour savoir que la doublure avait été fendue et les papiers retirés. Il fixa les charmants yeux sombres de la femme, soupçonneux.

— Ce n'était pas moi, dit-elle. Les pirates ont pris soin de vous fouiller. Vous avez sans doute eu de la chance... si vous n'aviez eu ces documents secrets, ils vous auraient probablement tranché la gorge, me libérant de mes obligations.

— Quelles obligations ? demanda-t-il, toujours éberlué.

Elle ne répondit pas directement, mais posa une question :

— Pourquoi m'avez-vous défendue, Monsieur Knob ? Pourquoi avez-vous empêché les assassins *mestizos* d'accomplir leur mission ? Le Roi d'Angleterre a-t-il une raison de me vouloir en vie ?

Heureusement, ces questions agirent comme déclencheur, libérant un filet de souvenir.

Ned était dans sa soi-disant cabine, endormi, quand un homme sur le pont avait lancé une tardive alarme, l'informant que le navire était attaqué. Il avait enfilé sa veste et pris la canne-épée qu'il avait achetée dans une boutique de Jermyn Street avant l'embarquement, prévoyant qu'il aurait peut-être besoin d'une arme dissimulée à Port-au-Prince. Il était sorti dans l'étroit couloir reliant les cabines, à pas de loup, mais prêt à l'action.

Il y avait eu une lanterne dans le couloir – autre témoignage de la supposée “première classe” des cabines – mais sa bougie s'était consumée jusqu'à la base. Malgré tout, il était parvenu à voir deux silhouettes fuligineuses descendant l'escalier qui menait au pont, avançant aussi furtivement que lui, sabre au poing. Le temps qu'il dégainât sa lame de son fourreau en bois, ils avaient déjà dépassé la porte de la cabine de Trelawny, située entre la sienne et l'escalier, semblant avancer droit vers lui avec de meurtrières intentions. Il avait bien sûr reculé dans le couloir, adoptant une posture défensive, heureux que le couloir fut si étroit que les agresseurs ne pouvaient l'attaquer qu'un à la fois.

Ned n'était pas une fine lame, mais l'école de Thomas Paddock avait dispensé des cours en combat de rue valant tous autres au monde. Il se souvint d'avoir vu le premier des truands sourire quand la lumière de la lanterne avait révélé sa toute petite stature. On l'avait déjà pris pour un enfant ou un nain, mais même quand il était vraiment enfant, l'apparence avait été trompeuse. L'homme au sabre s'était témérairement avancé, escomptant une mise à mort facile, et Ned avait planté sa lame dans le cœur de l'imbécile, en une riposte dont Henri de Belcamp lui-même aurait été fier.

Hélas, le second homme, ainsi mis en garde contre son adversaire, avait enjambé le corps de son collègue terrassé avec une inquiétante agilité. Le couloir où il reculait faisait un coude à angle droit, et Ned avait été acculé dans le coin, dos contre la porte d'une des autres cabines. Là, il avait livré combat contre un gaillard mince, au bras long, qui tenait une matraque en plus du sabre, et savait manier les deux armes. Se défendant contre la lame, Ned avait été contraint de s'exposer à la matraque.

Il ne se souvenait précisément des détails de la pluie de coups, mais se rappelait de la porte de la cabine qui s'ouvrait, lui permettant de faire un utile pas en arrière à un moment critique. Il *croyait* avoir porté un mortel coup d'estoc, à l'instant même où le gourdin s'abattait sur sa tête bien aguerrie. Mais, ce qui semblait en ce moment le plus important, c'était ce que la jolie femme avait dû penser.

Apparemment, le trouvant dos à sa porte, repoussant deux assassins qu'elle croyait – à tort ou à raison – chargés de la tuer, elle avait vu en lui son protecteur, risquant sa vie pour elle, et non un simple malandrin élevé chez Sharper, sans autre idée en tête que défendre sa peau. Plus encore... pour quelque inexplicable raison, elle pensait qu'il avait en fait pu être chargé par la Couronne Anglaise de la protéger.

Ned s'enorgueillissait de sa capacité d'adaptation en n'importe quelle circonstance, et répondit en fait :

— Ce n'était pas pour le Roi d'Angleterre que je vous défendais, Mademoiselle, mais par loyauté pour un plus noble devoir. Je ne suis pas gentilhomme de naissance, mais je le suis par vocation, et ne permettrais jamais qu'une dame soit attaquée sans faire tout mon possible pour la protéger.

La femme l'étudia encore plus attentivement pendant quelques dix ou douze secondes, de ses yeux sombres qui semblèrent soudain prendre une surnaturelle intensité. Enfin, elle dit :

— Voulez-vous vraiment me faire croire qu'un homme blanc éprouverait le désir spontané ou

l'obligation de défendre l'honneur ou la vie d'une *zambo* contre d'autres métiers ?

Ned ne s'était même pas soucié de remarquer si les deux hommes qu'il avait combattus étaient ou non blancs, noirs, ou entre les deux, et n'avait pas la moindre idée de ce qu'était une "*zambo*."

— J'ai vécu presque toute ma vie à un jet de pierre des Quais de Londres, lui dit-il, assez honnêtement en un sens métaphorique. Je suis depuis longtemps habitué à la compagnie d'hommes et femmes de toutes couleurs et croyances... il n'y a pas de distinction de couleur, et très peu de discrimination, chez Sharper. Je suis peut-être temporairement réduit à accepter le shilling du Roi pour gagner ma vie, mais je suis de cœur un Radical, un irréductible partisan de Tom Paine. Alors, oui, Mademoiselle, j'éprouverais précisément un tel désir et une telle obligation... mais si cela soulage votre conscience, vous ne devez en rien vous sentir mon obligée. En fait, je pensais que ces canailles voulaient m'assassiner, et je me défendais. Si je vous ai rendu service par la même occasion, j'en suis sincèrement heureux... mais j'avoue que c'était accidentel, et que mes paroles à l'instant étaient pure bravade.

La jolie femme hocha la tête, comme satisfaite qu'il fût à présent honnête... ce qu'il l'était, en effet.

— Est-ce pour cela que Monsieur Trelawny a déclaré au capitaine des mercenaires que vous n'étiez pas digne de confiance, et deviez être un traître à votre cause affichée ? demanda-t-elle.

— Vraiment ? s'enquit-il, sincèrement stupéfait et offensé. Je ne l'aurais pas cru capable d'un tel degré de perfidie.

— Il avait lui-même sa vie à sauver, et son intervention a peut-être autant contribué à vous sauver d'une exécution immédiate que votre apparente position d'agent de la couronne. C'est Trelawny qui a persuadé Amédée Desart que vous et moi devions être abandonnés à la dérive, soumis au jugement par l'épreuve, plutôt que sommairement exécutés. J'ai moi-même une position tout aussi ambiguë... et une réputation qui compliquait encore ma situation.

Ce fut au tour de Ned de la scruter.

— Si vous avez été capturée par les pirates une fois que j'étais assommé, dit-il, pourquoi n'ont-ils pas simplement achevé la mission où les deux premiers assassins avaient échoué ?

— Des rouages à l'intérieur des rouages, fit-elle. Il y a mercenaires et mercenaires. Les deux hommes venus me tuer n'avaient pas les mêmes bailleurs de fonds que le maître du vaisseau-pirate. Desart en voulait à la précieuse fraction de la cargaison du *Belleville* ; il ne savait sans doute pas que j'étais à bord. Il a probablement une douzaine de *mestizos* dans son équipage, mais ignore tout de leurs vendettas, et il s'en souciait encore moins... jusqu'au moment où leur entreprise secondaire représentait un défi tacite à son autorité despotique.

— J'ignorais que le *Belleville* contenait une précieuse cargaison, observa Ned, pensif. Je pensais que le gros des marchandises transportées comprenait des machines agricoles.

— C'est la précieuse fraction que j'évoquais, lui dit la femme. Il y a des Français disposés à fournir Boyer en instruments économiques, et il y a des Français qui désirent désespérément mettre à genoux sa toute jeune république par tous les moyens humainement possibles. Des rouages à l'intérieur des rouages, comme je le disais.

Ned savait que Jean-Pierre Boyer était le Président de la toute renaissante République de Haïti, d'abord proclamée par Toussaint L'Ouverture, puis écrasée – quoique brièvement – par Charles Leclerc, sur les ordres de Napoléon Bonaparte. Elle avait été rétablie après la défaite de l'Empereur devant les Anglais, au grand dépit de la monarchie restaurée des Bourbon. Il n'était pas difficile de comprendre que, dans cette situation confuse, la présence sur le *Belleville* d'un agent secret Anglais en route pour Port-au-Prince avait pu paraître significative, de toutes sortes de manières étranges.

— Puis-je demander quel est votre position ambiguë, Mademoiselle ? s'enquit poliment Ned.

— Vous ne connaissez vraiment pas mon nom ? contra-t-elle. Vous êtes un piètre espion, dans ce cas... et deviez vraiment avoir le mal de mer pour rester caché dans votre cabine pendant la première semaine du voyage.

— Je ne suis pas si piètre espion que ça, lui dit-il. Mais votre présence sur le navire ne relevait pas de ma mission, et je souffrais vraiment d'un horrible mal de mer. Avoir grandi si près des quais n'était pas une garantie d'immunité contre les affres typiques des gens de mer, hélas. Ne pourriez-vous me faire un brin confiance, vu que nous sommes dans le même tombereau, nous conduisant à la même guillotine

cruelle ? A quoi bon vraiment conserver vos secrets, même si je suis un agent de la police secrète Anglaise ?

— Nous n'allons pas mourir, Monsieur Knob, déclara-t-elle... même s'il ne parvenait, malgré tous ses efforts, à voir un tel espoir en scrutant l'horizon circulaire, où le bleu plus clair du ciel rencontrait le bleu plus sombre de la mer avec une sinistre uniformité. Et vous avez raison... même si je n'étais pas votre obligée pour m'avoir sauvé la vie, il n'y aurait aucune utilité à cacher mon identité à ce stade du jeu. Ma position est ambiguë car je suis une citoyenne Américaine, née à la Nouvelle Orléans, même si ma loyauté va au peuple de mes parents. Je suis une *zambo*... une *maroon*, si vous préférez, même si c'est un terme bien plus général. Les hommes venus me tuer étaient des *mestizos* – ennemis jurés des *zambo* pour des raisons héréditaires et historiques – qui auraient considéré mon meurtre comme un triomphe pour leur cause. Je n'ai pas de documents me liant au gouvernement Américain, hélas, mais j'ai une réputation de pratiquante du *voudou*. Mon nom est Marie Laveau.

La première pensée de Ned fut, bêtement, que le nom de famille aurait sûrement dû être Leveau, comme *veau* était un nom masculin... mais c'étaient les Caraïbes, où les subtilités grammaticales ne s'appliquaient sans doute pas. Il savait cependant ce qu'était un *maroon* : le résultat de croisements entre des esclaves évadés et les indigènes insulaires que les Européens persistaient à appeler "Indiens." Il avait aussi entendu le terme *voudou* auparavant, dans de sinistres et superstitieux contextes.

— Dites-vous que vous êtes une sorte de sorcière ? demanda-t-il. Est-ce pour cela que nous n'allons pas mourir.

— En termes crus, oui, fit-elle. Blancs et mulâtres voient dans le *voudou* une forme de sorcellerie, ou magie noire, tandis que les noirs le considèrent comme une sorte de religion hybride. Il en existe de nombreuses variétés, même en Haïti, et à la Nouvelle Orléans, la situation est encore plus confuse, car on le confond avec la Santeria Cubaine. Quant à ce qu'il est réellement... eh bien, certaines de ses formes hybrides incorporent les traditions des Tairo, supposées transmises depuis la Reine Anacaona en personne, dont je suis, dit-on, une descendante et une réincarnation. Il n'en existe aucune preuve, selon les normes Européenne ou Américaine... le registre généalogique des Tairo était purement oral, et maintenant que la tribu est éteinte, hormis ses reliques *zambo* et *mestizo*... eh bien, il faut en accepter beaucoup sur parole, même si l'on détient les secrets.

— Je suis désolé, dit Ned. Mais je ne comprends pas certains termes que vous citez. Qui sont – ou étaient – les Tairo ?

— Les habitants originels de l'île que Colomb nomma Hispaniola... l'île qu'il prit pour le Jardin d'Eden, même si cela ne l'empêcha pas de faire la guerre à la reine de l'île, Anacaona. Les forces de la reine triomphèrent initialement des siennes, malgré l'acier et les armes à feu des Espagnols, mais il possédait des armes secrètes que lui-même ignorait : rougeole et variole. Là où la force militaire échoua, la maladie triompha. Les troupes amoindries d'Anacaona furent finalement vaincues et elle fut exécutée. Les Espagnols étaient obsédés par l'or, volant tout ce qu'ils pouvaient trouver et ouvrant leurs propres mines ; ils ne s'intéressaient en rien au savoir et aux arts des Tairo, en dehors de ça. Ce qu'ils découvrirent des croyances et pratiques des Tairo fut condamné par leurs prêtres comme œuvres diaboliques, qu'ils considèrent de leur devoir sacré d'oblitérer.

"Quand les Tairo se retirèrent dans les collines et les forêts, les Espagnols suivirent leur habituelle politique d'importer des esclaves Africains pour travailler dans leurs mines et plantations. Comme de coutume, beaucoup s'échappèrent et trouvèrent refuge chez les Tairo, avec qui ils se métissèrent pour produire les *zambo* – les *maroons* d'Hispaniola. Entretemps, les Espagnols se métissèrent aussi, tant avec les Tairo, produisant des *mestizo*, qu'avec les noirs, produisant des mulâtres. Même si c'étaient des citoyens de seconde classe, méprisés par les blancs, les *mestizos* et les mulâtres restèrent des agents de la puissance coloniale, choisissant à leur tour de mépriser les *zambo*, et nourrissant une haine féroce envers eux et les restes de sagesse Tairo que les *zambo* préservaient dans leur version personnelle du *voudou*.

"Le *Voudou* était, bien sûr, une institution noire tout d'abord, mais muta de diverses manières chez des populations marginales telles les *zambo* et les mulâtres, s'adaptant aux circonstances. Mon *voudou* n'est pas le même que le *voudou* noir ou mulâtre, et ceux-ci s'y opposent aussi féroceement que la Chrétienté s'est opposée à des hérésies invisibles aux regards extérieurs. Quand, à l'autorité Espagnole,

succéda l'autorité Française dans la moitié occidentale de l'île, qui devint Saint-Domingue, la situation se compliqua encore, mais les facteurs sous-jacents restèrent les mêmes. La Révolution Américaine et la Révolution Française furent suivies d'une Révolution Haïtienne... mais ni les révolutionnaires Américains ni ceux de France n'éprouvèrent de sympathie pour ceux d'Haïti... et vous devez sûrement savoir le reste, Monsieur Knob, si vous êtes un tant soit peu un agent.

— Je suis un espion, pas un diplomate, lui rappela Ned, grimaçant un sourire. Mais oui, je suis vaguement au courant des récents développements politiques et du rétablissement de la république de Boyer. Je sais que Saint-Domingue était la plus riche de toutes les colonies de France, fournissant d'énormes quantités de sucre, tabac et autres produits, et que la monarchie restaurée serait vraiment très heureuse d'en reprendre le contrôle, officiellement ou officieusement. L'Angleterre et l'Amérique, pour leurs raisons personnelles, préféreraient qu'un tel contrôle ne soit pas rétabli, même si aucune de ces nations n'irait jusqu'à tenter une véritable conquête de tout ou partie de l'île. Tout bien considéré, c'est ce qu'en Angleterre nous appelons un *sac de nœuds*.

— C'est plutôt un nid de serpents, lui dit-elle. Par chance, vous avez tué les agents des *mestizos*, et Desart était plus enclin à soumettre mes pouvoirs au jugement par l'épreuve qu'à me trancher simplement la gorge. Il vous a ajouté, je suppose, juste pour épicer un peu la situation.

— Mais pas Trelawny ?

— Non... je ne sais pour quelle raison, Desart était enclin à traiter Trelawny en ami. Je trouve étrange que l'autorité de Lord Byron soit prise plus au sérieux par les pirates de La Tortue que celle du Roi George, mais les subtilités des politiques Britanniques dépassent de loin ma compréhension.

— Comment ce Desart est-il parvenu à intercepter le *Belleville* ? voulut savoir Ned. D'après le Capitaine Argile, nous avons réalisé une traversée singulièrement rapide. Comment la nouvelle de notre arrivée aurait-elle pu nous précéder ?

— Des navires quittent Le Havre pour le Nouveau Monde presque chaque jour, lui dit-elle. La cargaison et la liste de passagers du *Belleville* étaient des détails connus de tous une semaine avant son départ. Des navires à destination de la Floride et la Nouvelle Orléans sont partis au cours de cette semaine, atteignant leurs premiers ports d'escale dans les Bahamas. De là, la nouvelle s'est envolée vers le sud. Cela, du moins, ne nécessitait aucune magie.

Ned la regarda d'un air perplexe, tentant d'assembler toutes les informations qu'elle lui avait fournies en un tout cohérent.

— Vous pouvez me poser la question, si vous désirez, fit-elle. Je ne m'en offenserai pas.

Redoutant un piège, Ned dit :

— Quelle question ?

— Ne faites pas semblant d'être plus innocent que vous ne l'êtes, Monsieur Knob. Malgré votre petite taille, je sais que vous n'êtes pas un enfant. Je peux croire que des termes comme *Tairo* et *zambo* ne vous soient pas familiers, mais vous avez dû entendre parler du *vaudou*, et je sais quelles associations ce mot doit évoquer dans votre esprit.

— Malgré tout, fit Ned, toujours prudent à l'extrême, je ne sais trop quelle question vous attendez de moi.

— Ne voulez-vous pas savoir, demanda-t-elle, si parmi les secrets dont je revendique la garde se trouve le secret pour créer des *zombies*... pour ressusciter les morts ?